RECHERCHES D'ARCHÉOLOGIE MUSULMANE

I

Dans son 3e numéro de 1919, la *Revue Africaine* publiait un *Projet de recherches archéologiques relatives à la Berbérie du moyen-âge*, où j'essayais de montrer quelques-unes des questions d'histoire sur lesquelles nous souhaitions d'être renseignés par l'étude des ruines musulmanes. J'indiquais un certain nombre de points où des relevés et des sondages devaient être utilement entrepris. Ce petit programme eut plus de succès que je ne pouvais en espérer. Plusieurs voulurent bien s'intéresser à mes rêves et me procurer les moyens d'en faire des réalités. Je m'efforcerai de ne pas les oublier au cours de ces notes ; mais je tiens à dire tout d'abord ma profonde gratitude à M. Ardaillon, recteur de l'Académie d'Alger, qui, en demandant spontanément l'inscription de l'archéologie musulmane au budget de l'Algérie, a contribué mieux que tout autre à faire reconnaître ses droits à l'existence. Je veux aussi remercier, pour leurs encouragements et leur aide, mon maître M. René Basset, M. Stéphane Gsell, M. Luciani, délégué financier, M. Mirante, directeur des Affaires indigènes. C'est un peu pour leur montrer comment je me suis efforcé de mériter la confiance qu'ils me témoignaient, c'est aussi pour profiter de l'aimable hospitalité que m'offre la *Revue Africaine*, que je consignerai ici les premiers résultats de mes recherches.

ACHIR

Une première excursion m'a conduit à Achîr (1). Le nom de cette petite capitale berbère du X[e] siècle n'est pas inconnu aux lecteurs de la *Revue Africaine*. En 1869, Chabassière y publiait une note avec relevés sur la forteresse dite Menzeh bent es-Soltân, dépendant de ce centre, et Berbrugger rappelait qu'il l'avait visitée en 1852 ; en 1908, le capitaine Rodet y décrivait les trois sites du Menzeh, de Yachir et de Benia, qu'il est difficile de dissocier ; il rendait compte de quelques sondages conduits surtout par le lieutenant Bigeard, reproduisait quelques fragments empruntés à Ibn Khaldoûn et à En-Nowayrî, et joignait à ces textes quatre relevés des ruines et un plan de rattachement qui permettait de les situer avec précision. Nous savions donc, grâce à lui, que Menzeh bent es-Soltân est à 10 kilomètres au N. N. E. d'Aïn Boucif (2), siège de commune mixte du département d'Alger, Yachir à 12 kilomètres à l'E. N. E. d'Aïn Boucif et Benia à 2 kilomètres au S. E. de Yachir.

J'ai pu constater l'exactitude de ces renseignements. Le seul reproche que l'on serait tenté de faire au capitaine Rodet, c'est de n'avoir pas figuré le relief des trois sites dont il traçait le périmètre. Ce relief n'est pas négligeable ; il contribue à caractériser la physionomie de ces vieilles citadelles et à nous en faire comprendre la valeur stratégique.

Toutes trois sont placées dans la région montagneuse du Titteri, qui forme le rebord méridional du Tell et do-

---

(1) J'ai trouvé chez M. Paris, administrateur à 'Aïn Boucif, l'accueil le plus cordial et la collaboration la plus précieuse.

(2) Il faut entendre 9 km à vol d'oiseau. Par la piste on doit compter au moins 13 kilomètres.

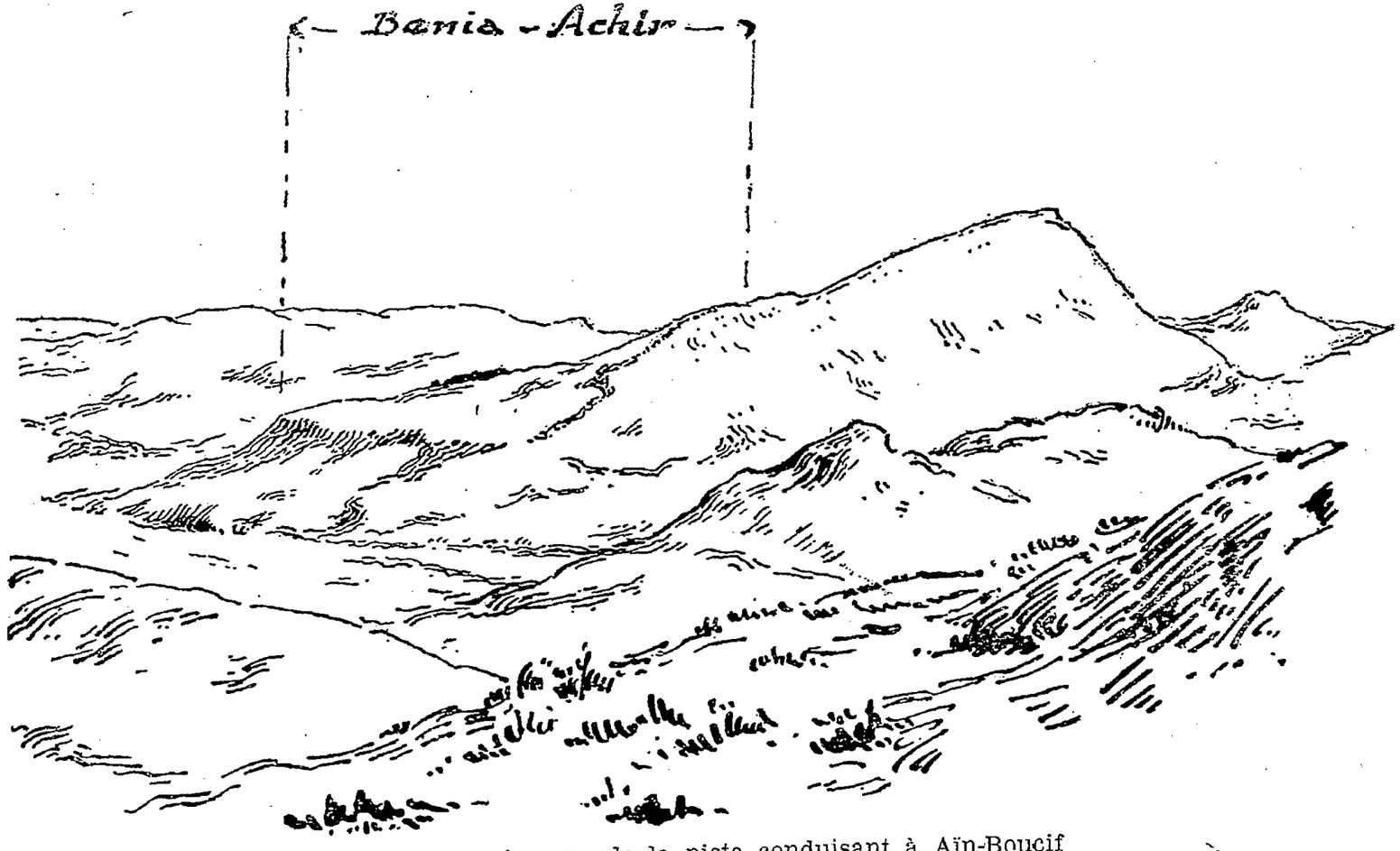

FIG. 1. — Benia, vue de la piste conduisant à Aïn-Boucif

mine de loin les hauts plateaux vers le Sud d'Alger. Menzeh bent es-Soltân est proprement une *qal'a*, une forteresse érigée au sommet d'un éperon se détachant vers le Nord de la chaîne du Kef Lakhdar. Ses murs couronnaient les escarpements d'un plateau incliné, long, étroit et entouré presque de tous côtés de ravins vertigineux. Yachir s'étalait sur le versant Sud de la même chaîne ; son rempart ne semble pas avoir escaladé les rochers du Kef Lakhdar lui-même ; il commençait à quelque distance du pied de ce rocher, mais se développait entre deux ravins qui en descendent et s'avançait jusqu'au bord supérieur d'une pente assez raide. Une large vallée et deux kilomètres environ séparent Yachir de Benia. Celle-ci offre en quelque sorte le pendant de Yachir. Elle occupe aussi un contrefort qui se détache de la montagne, non toutefois du Kef Lakhdar, mais du Kef Tisemsaïl ; son rempart suivait la corniche qui borde une large vallée (fig. 1). Mieux protégée que Yachir par les escarpements qui l'entourent, elle envoie un prolongement sur les crêtes qui la dominent au Sud-Est, et elle est mieux alimentée en eau : une source coule en dehors du périmètre de Yachir (1) ; deux sources existent dans l'intérieur de Benia. Nous aurons à en reparler ; mais nous constaterons dès maintenant l'analogie qui existe entre le site de Benia et celui que devait plus tard occuper la Qal'a des Benî Hammâd. Ces deux villes, fondées par des gens de la même famille à une cinquantaine d'années l'une de l'autre, sont des villes du même type.

La topographie dit assez le rôle militaire dévolu à ces trois cités groupées sur le même point de l'Algérie, et que nous confondrons provisoirement sous le nom d'Achîr. Je n'ai pas à retracer les destinées de cette ville et de ses maîtres. Quelques notions d'histoire sont cependant indis-

(1) Rodet en signale deux, l'une et l'autre dans les ravins bordant extérieurement la ville. *Rev. Afr.* 1908, p. 91.

pensables pour élucider le problème d'archéologie qui la concerne.

Achîr apparaît dans la première moitié du Xe siècle (1). Sa fondation par Zîrî le Çanhâjien en 324/935 est un épisode d'une lutte séculaire entre deux grandes familles de race berbère, disons mieux : entre deux grandes confédérations que des habitudes de vie commune et une relative solidarité d'intérêts ont constituées : les Çanhâja et les Zenâta. La frontière qui sépare ces deux groupes est assez flottante et se déplace selon les vicissitudes de la guerre. Les Zenâta, qui, pour la plupart, mènent la vie nomade, tiennent le pays à l'Ouest de Tiaret ; ils subiront un refoulement vers le Maghreb. Les Çanhâja occupent le Tell à l'Est du Chélif, mais ils poussent au delà vers l'Ouest, et Tiaret sera incorporée à leur domaine. Ils sont sédentaires et fortifient leur situation par la création de villes.

Cette lutte héritée des ancêtres prend, à l'époque qui nous occupe, une ampleur nouvelle en se combinant avec la rivalité qui oppose les Fâtimides de Kairouan aux Omeiyades de Cordoue. Sur le sol de l'Algérie, les Zenâta représentent l'influence politique des khalifes andalous, les Çanhâja collaborent à l'expansion des khalifes tunisiens. Cette période ifriqiyenne des Fâtimides, futurs maîtres de l'Egypte, est aussi pour les Çanhâja, leurs clients, l'âge héroïque de leur élévation. En récompense

---

(1) Sur cette histoire, voir : En-Nowayrî, ap. I. Khaldoûn, tr. de Slane, II, 487-493 ; I. Khaldoûn, texte I, 197, ss, tr. II, 6, ss ; Ibn Adharî, *Bayân*, éd. Dozy, I, 224, 248, 258, ss, tr. Fagnan, I, 313, 350-351, 365, 367, ss ; Ibn el-Athîr, éd. Tornberg, VIII, 459, IX, 24, 38, 47, 90, 107, 110, 177, 180, trad. Fagnan (*Annales du Maghreb et de l'Espagne*, ext. de *Rev. Africaine* 1901), pp. 374-375, 394-395, 397-398, 402-404, 406, 414, 418 ; El-Qaïrwanî (Ibn Abi Dinar), trad. Pellissier et Rémusat, pp. 124-134 ; El-Bekrî, texte de Slane 1911, p. 60, tr. 1913, 126-127 ; *Istibçar*, tr. Fagnan, pp. 105-106 ; Edrîsi, éd. Dozy et de Goeje, p. 99. Voir aussi, outre les études de Chabassière, de Berbrugger (*Epoques militaires de la Grande Kabylie*, p. 163), et de Rodet, l'article *Achîr* de Ben Cheneb, ap. *Encyclopédie de l'Islâm* ; Gsell, *Atlas archéologique*, feuille Boghar, nos 80, 82, 83.

des services qu'il rend; Zîrî le Çanhâjien obtient de son patron le khalife El-Qaïm, l'autorisation de fonder Achîr. Le premier retranchement du Titteri, où il emmagasinait le butin fait sur les Zenâta, ne suffisant plus pour loger les compagnons que ses succès lui ont acquis, il peut se bâtir, dans la même région, une vraie capitale, forteresse inexpugnable protégeant le pays des montagnards, sur lesquels il s'appuie, et surveillant le pays des nomades. Le fâtimide son maître lui envoie, pour l'aider dans cette œuvre qui seconde sa politique, des artisans et des matériaux. Par des déportations comme les pays d'Islâm en connurent tant, Zîrî peuple la ville d'Achîr (1). Au point de vue économique, la vie de la cité est largement assurée. Placée au contact entre le Tell et les steppes, elle jouit en partie des avantages qui feront par la suite la fortune de Boghari.

Cependant Achîr n'est que le point de départ de la grandeur de Zîri et des siens. On sait comment les Fâtimides, ayant quitté Kairouan et El-Mehdîya pour le Caire, appelèrent les Benî Zîrî à gouverner en leur nom l'Ifriqiya qu'ils abandonnaient. Les émirs çanhâjiens durent déserter leur forteresse de l'Ouest pour le siège officiel de leur gouvernement ; mais ils n'effectuèrent ce changement de résidence que progressivement et comme à regret.

Les étapes de ce transfert, qu'accompagne une évolution des mœurs, mériteraient d'être retracées avec quelques détails. On verrait les émirs poursuivant d'abord en Maghreb leur tâche guerrière et se faisant représenter par un haut fonctionnaire en Ifriqiya, puis s'y transportant eux-mêmes, tandis que les femmes et les enfants de leur maison demeurent à Achîr, enfin, l'exode définitivement accompli, le domaine héréditaire devenant une province excentrique de leur royaume, d'où ils continuent à tirer des hommes, une marche, dont ils laissent la garde

---

(1) D'après I. Khaldoûn, I, 200, tr. II, 10, les habitants de Tlemcen furent transportés à Achîr, vers 362/973.

à des membres de leur famille, une sorte d'apanage des oncles et des frères de l'émir régnant, la présence de ces derniers pouvant être, à Kairouan, plus dangereuse qu'utile. Après avoir fait figure de petite capitale, Achîr n'était plus qu'un poste stratégique assez exposé. En 408/1017, elle cessait de dépendre de Kairouan (1) pour être incorporée, avec tout l'Ouest du royaume, au domaine que les Benî Hammâd avaient arraché à leurs parents les Benî Zîrî.

Nous ne la suivrons pas au delà. Il va sans dire d'ailleurs que l'âge d'or d'Achîr est alors passé, et que les édifices dont nous y trouverons les traces auront toute chance d'être antérieurs au second quart du XI^e^ siècle, qu'il sera même légitime de considérer beaucoup d'entre eux comme datant du X^e^ siècle et de les attribuer à Zîrî ou à son fils Bologguîn.

Ce fut — nous l'avons vu — Zîrî qui bâtit la ville en 324/935 avec l'aide d'artisans envoyés d'Ifriqiya ; mais ce fut, d'après El-Bekrî, Bologguîn ben Zîrî qui, en 367/977, la dota d'un rempart (2). Entre ces deux dates, Achîr avait dû notablement s'accroître, peut-être même se déplacer quelque peu. Nous avons vu, au reste, que la ville de Zîrî n'était vraisemblablement pas la première fondation des Çanhâja dans le Titteri. L'examen direct des lieux complète en partie les données de l'histoire ; en revanche, il pose des questions auxquelles l'histoire ne répond qu'imparfaitement.

On se souvient en effet que, cherchant à déterminer l'emplacement d'Achîr, nous nous sommes trouvés en présence de trois points situés dans la même région et où des ruines attestaient des établissements berbères.

Le premier est Menzeh bent es-Soltan, la *qal'a* inaccessi-

---

(1) Dès 386/996, Achîr avait été donnée en fief à Hammâd par son neveu Bâdîs, petit-fils de Bologguîn. I. Athir, IX, 90, tr. 402.

(2) D'après Ibn el-Athîr, Bologguin aurait même « fondé » la ville en 364/974. Je reviendrai sur l'interprétation de ce texte.

ble, exiguë et entièrement dépourvue de source. Telle n'est point l'Achîr de Zîrî. Nous ne pouvons certes rien affirmer touchant cette citadelle ; toutefois nous l'identifions sans trop de peine avec le retranchement primitif des Çanhâja, l'acropole où ils entreposaient leur butin, mais qui devint insuffisante pour loger les partisans groupés autour de l'émir victorieux.

Restent deux emplacements plus spacieux, où la ville a pu s'installer avec « ses palais, ses caravansérails et ses bains ». Si l'on se fie à la toponymie actuelle, seul l'un d'eux paraît mériter le nom d'Achîr. Ce nom, à peine défiguré, survit pour désigner une source, « Aïn Yachîr ». Elle coule dans un ravin bordant la ville qui s'étale sur le flanc Sud du Kef Lakhdar.

Le capitaine Rodet assure que « tous les indigènes de la région s'accordent à donner le nom d'Yachir ou d'El-Achîr à ces ruines... » Bien que je n'aie pu le vérifier, j'admets sans peine que le nom n'est pas uniquement réservé à la source.

J'ai suivi la trace du mur, auquel il attribue exactement une largeur moyenne de 2 mètres, et qui enserre, d'après ses calculs, une superficie de 15 hectares environ. J'ai trouvé le sol débarrassé de toute culture; cependant aucun vestige d'édifice n'émergeait et les débris de poteries, de briques ou de tuiles m'y ont paru très rares. Des traces rectilignes forment ressauts à différents niveaux de la pente. Il serait utile d'en suivre quelques-uns avec la pioche. Toutefois, dans l'ensemble, des fouilles à Yâchir s'annoncent comme peu rémunératrices. Tout autres se présentent les recherches à Benia.

Il va sans dire que le nom de *Benia*, « constructions », commun à plusieurs ruines d'Algérie, est une appellation moderne. Il atteste simplement ce fait que là on trouve des vestiges d'édifices assez importants pour retenir l'attention des indigènes. Que ce nom arabe moderne et de signification évidente pour tous se soit substitué à un nom

berbère de sens obscur et dont aucun courant venu de l'extérieur ne maintenait l'emploi : cela paraît on ne peut plus admissible. Il ne fait guère de doute que ce nom primitif fut Achîr et que Benia ait été, non l'Achîr de Zîrî, mais plutôt l'Achîr fondée par Bollogguîn, au témoignage d'Ibn el-Athîr, celle du moins que l'on connaissait sous ce nom dans la première moitié du XI[e] siècle.

C'est de cette époque que date la documentation d'El-Bekrî. Or, sa description d'Achîr s'applique avec une rare exactitude à notre Benia. Je vais la reproduire (1) en y joignant le commentaire que suggère l'examen direct des lieux :

« *Achîr est une ville très importante...* »

Le capitaine Rodet lui attribue 35 hectares de superficie.

« *...l'on assure que dans toute la région il n'y a pas de place qui soit plus forte, plus difficile à prendre et plus propre à décourager l'ennemi : on ne pourrait y donner l'assaut, si ce n'est par un endroit que dix hommes suffiraient à garder, qui se trouve à l'Est de la ville...*

plus exactement à l'angle Nord-Est. Un fléchissement très net de l'escarpement, que couronne partout l'enceinte, offre en effet à cet endroit un point de moindre résistance; Rodet y a marqué une porte et les indigènes savent par tradition qu'il y en avait une là.

« *...et d'où l'on parvient à 'Aïn Mess'aoud.*

Aucune porte ne paraissant avoir existé sur la face orientale de la ville, c'est en effet par la porte du Nord-Est que l'on devait se rendre à *'Aïn Mess'aoûd*, qui est parfaitement connue et coule toujours à l'Est de la ville.

« *Partout ailleurs, les yeux glissent sur le rocher. Comment les pieds pourraient-ils l'escalader ?*

Sur plusieurs points, notamment à l'Ouest, l'escalade est assez laborieuse sur les dalles de grès inclinées, et le

---

(1) El-Bekri, texte de Slane, Alger, Jourdan, 1911, p. 60, l. 14 ss.

rôle des défenseurs apparaît comme facile. Achîr fut d'ailleurs prise plusieurs fois.

Dans l'intérieur de la ville, les eaux jaillissent de deux sources dont on ignore la profondeur : l'une s'appelle Aïn Solaymân et l'autre Thala'n Tiragh.

La juxtaposition de ces deux noms, l'un berbère, l'autre arabe, est assez curieuse. Les deux sources intérieures d'Achîr existent toujours, mais elles ont changé d'appellations : l'une est « Aïn Bahîra ; elle permet l'arrosage des jardins ; l'autre est « Aïn Benia ».

Il est donc hors de doute que Benia et la ville d'Achîr décrite par El-Bekri, ne font qu'un. Mais alors, qu'était-ce que la cité du Djebel Lakhdar, dont une source et peut-être un emplacement de ruines conservent le vieux nom ? Ce nom nous empêche d'y voir une ville rivale d'Achîr-Benia, dressée comme Mansoûra en face de Tlemcen. Il est peu raisonnable de la considérer comme une résidence privée des émirs, bâtie à quelque distance de la petite capitale, comme Raqqâda devant Kairouan. Elle est trop éloignée de Benia pour en être un quartier, un faubourg. Ces deux villes, auxquelles l'appellation d'une source d'une part, et une description précise d'autre part permettent d'attribuer à la fois le nom d'Achîr, paraissent trop rapprochées pour avoir pu subsister ensemble. Bien que les textes ne nous renseignent pas d'une façon claire à leur sujet, il semble légitime de les regarder comme représentant deux états successifs de la fortune des Beni Zîrî. Le cas des deux Tihert (Tiaret) et du transfert du centre de Tihert-la-Vieille à Tihert-la-Neuve peut en partie éclairer le cas d'Achîr, leur contemporaine (1). Nous considérons volontiers l'Achîr du Djebel Lakhdar comme ayant été désertée et dépouillée de ses richesses au profit d'Achîr-Benia qu'a connue El-Bekrî, cité mieux défen-

(1) Cf. El-Bekri, 67, tr. 139.

due, mieux alimentée en eau (1), plus vaste, et où des ruines plus apparentes attestent des fondations plus importantes et plus longuement entretenues.

L'édifice le plus aisément identifiable présente une enceinte rectangulaire mesurant 21 m. sur 19 et occupée en partie par 6 rangées de 4 colonnes. Le capitaine Rodet marque un puits tangent extérieurement au milieu de la face Sud-Est et suppose que cet édifice est un bain. L'examen du plan m'incitait à y reconnaître une mosquée ; la vue des lieux est venue confirmer cette hypothèse. Le puits n'est pas circulaire, ni tangent au côté : il s'y raccorde par deux angles droits. Ses murs ne s'enfoncent pas dans le sol. Ce puits est évidemment un mihrâb orienté suivant les règles.

La végétation particulièrement abondante qui couvrait le sol au moment de ma visite rendait difficile un relevé exact de la salle de prière et de la cour qui, sans doute, la précédait. Des sondages semblent avoir été entrepris pour dégager quelques fûts de colonnes. La plupart de ces fûts sont cylindriques et mesurent environ 35 cm. de diamètre. Un autre est octogonal et cannelé à la partie supérieure. Deux mortaises creusées sur les deux faces opposées de cette dernière colonne pouvaient recevoir les abouts d'une balustrade. Un chapiteau de grès git dans cette salle hypostyle. Je l'étudierai plus loin.

Le sol de la ville étant en partie cultivé, il m'a été impossible de déterminer la position exacte des autres constructions où des fouilles devraient être tout d'abord tentées. Toutefois les amas rectilignes de pierres émergeant nues des orges ou couvertes de mauves et de chardons

---

(1) Cette question si importante de l'eau trouve, dans les trois centres, trois solutions assez caractéristiques des étapes d'un développement urbain. *Menzeh*, la forteresse perchée qui doit soutenir des blocus, est alimentée par des citernes (cf. Rodet, *loc. cit.*, p. 88). Les habitants de la petite ville de *Yachîr* vont, comme ceux des villages kabyles, se ravitailler à la fontaine du ravin. Ceux de la ville plus importante de *Benia* ont de l'eau dans leurs murs.

m'ont assez montré que des vestiges étendus existaient aux alentours de la mosquée. C'est là qu'il importe de diriger les premières recherches. La main-d'œuvre se trouvera sans peine sur place, dans la petite mechta de Benia.

Je ne doute pas qu'il ne soit possible de préciser le plan de plusieurs édifices et l'on doit espérer la trouvaille de quelques fragments sculptés ou de tessons céramiques. Les ruines de Benia en ont déjà fourni plusieurs dont je

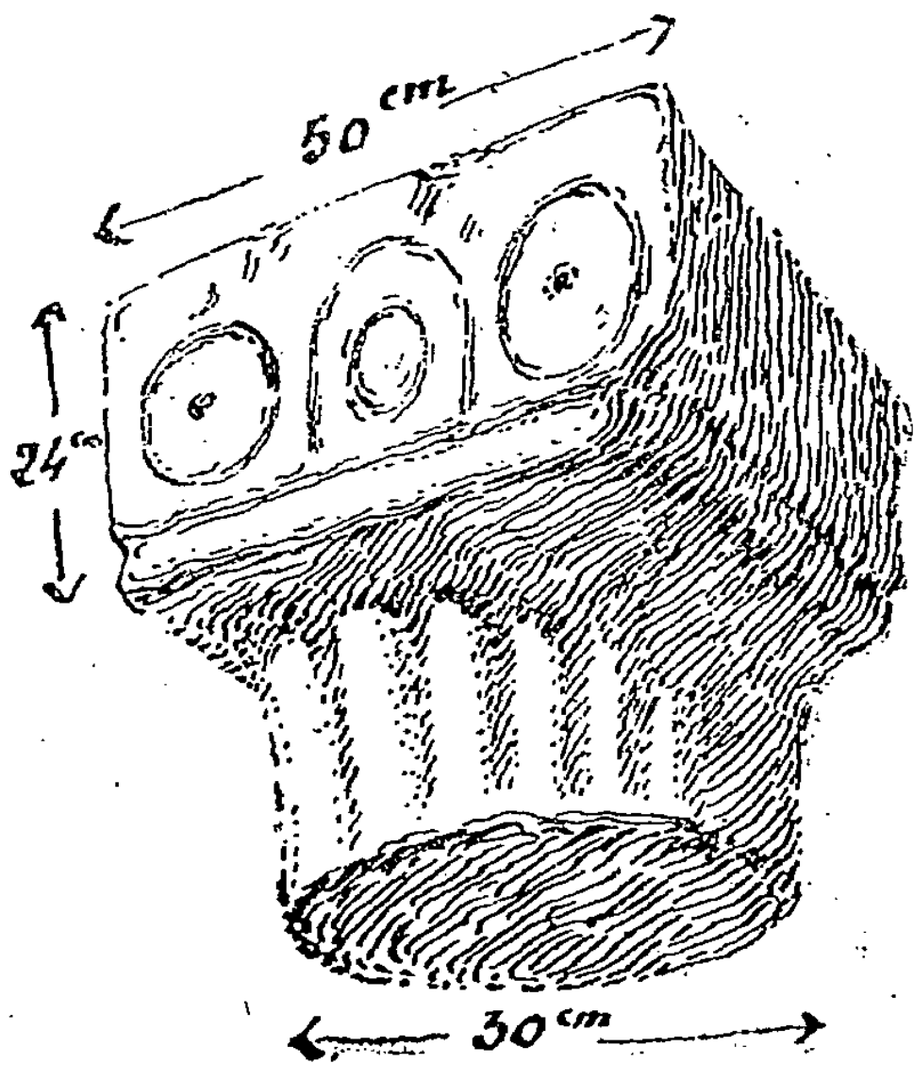

FIG. 2

donnerai ici une reproduction et une étude sommaire à titre d'indication.

Le chapiteau de la mosquée (fig. 2) est d'une facture assez grossière et d'un modèle très simple dont je ne connais pas l'analogue. La masse en est divisée, selon la formule qui prévaudra en Andalousie et en Maghreb à l'époque moresque, en deux parties superposées : une partie inférieure cylindrique, une partie supérieure de plan carré. La partie inférieure est décorée de godrons rappelant les feuilles droites qui remplacent les acanthes dans certains chapiteaux chrétiens. Deux faces opposées

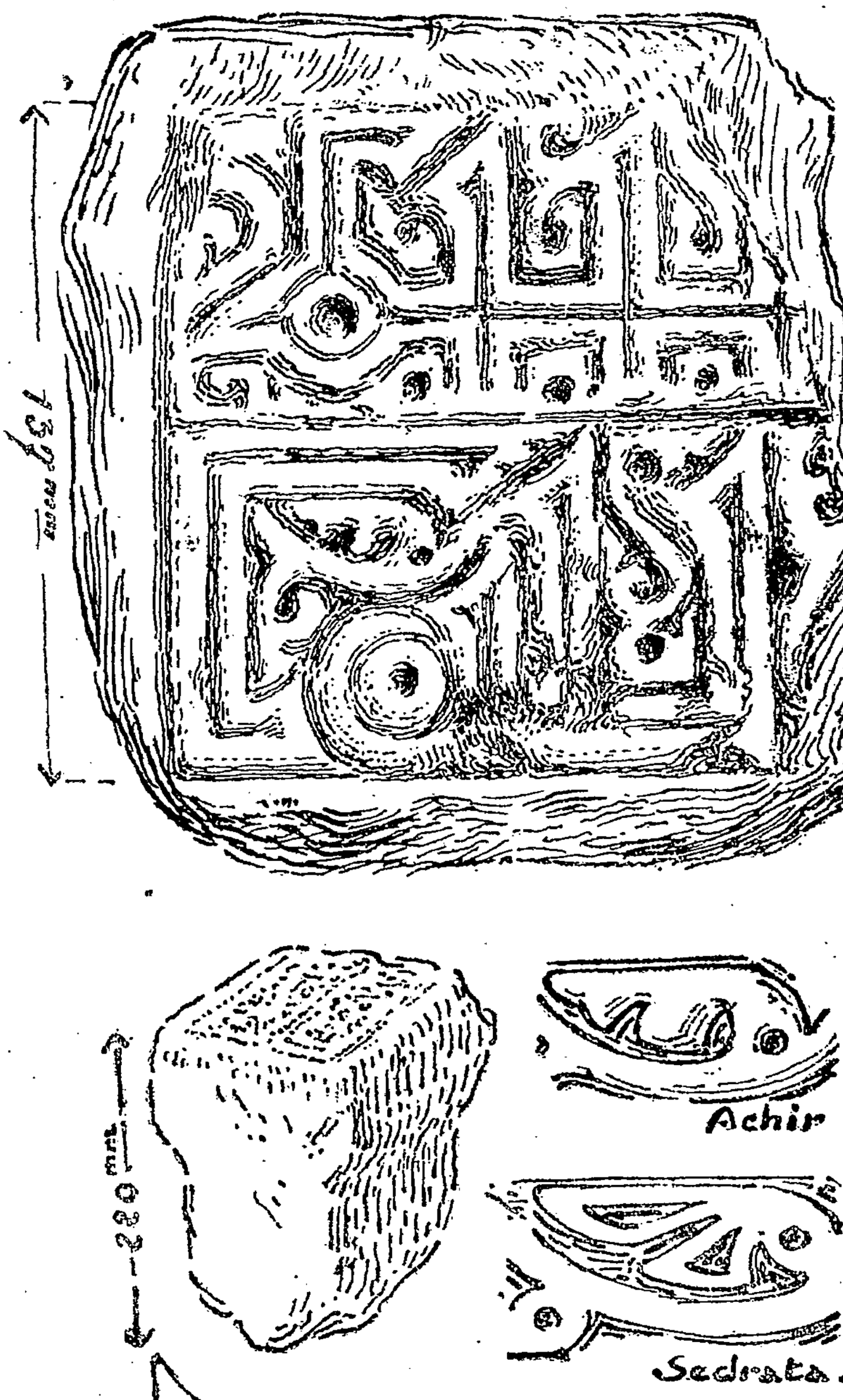

FIG. 3

de la partie supérieure sont ornées de cercles ponctués et d'arcatures. Peut-être faut-il y voir un souvenir de l'ove médiane et des volutes angulaires du chapiteau composite. On doit, d'autre part, noter une certaine analogie entre les cercles ponctués et ceux que présentent les frises de la mosquée d'Ibn Toûloûn ou les panneaux des palais de Samarra.

En attendant que des trouvailles nouvelles nous aident à replacer ce chapiteau dans une série connue, il demeurera pour nous assez énigmatique. Le fragment de marbre (débris d'un encadrement de porte ?), qu'un indigène m'a signalé et que j'ai rapporté au Musée de Mustapha, ne l'est certes pas moins. La figure ci-jointe (fig. 3) en donnera la forme générale et le décor. Ce décor gravé est étonnamment fourni. Le fond n'y apparaît nulle part. Il fait songer au décor « à défoncement linéaire » familier aux sculpteurs égyptiens ou mésopotamiens du IXe siècle. Les cercles ponctués déjà observés sur le chapiteau s'y retrouvent. Par ailleurs, la composition est assez obscure. Elle est divisée en deux parties, en deux bandes sensiblement égales : la bande inférieure comporte des caractères coufiques, une fin d'inscription se retournant à angle droit. Cette inscription, trop fragmentaire pour qu'on puisse en donner une lecture satisfaisante (1), est de style très sobre et assez archaïque. Les traits, d'épaisseur constante, au sommet terminé par un simple biseau nettement accusé, sont refendus par une nervure médiane (2). Les intervalles entre les traits sont remplis par de petits éléments végétaux, tiges larges et palmes à deux ou trois lobes. La queue d'une lettre, que l'on peut lire *ra*, s'enroule autour d'un cercle ponctué. L'attache d'une des palmes à la tige, se fait au moyen d'un épaississement marqué d'un point.

---

(1) On peut la lire : بمبرّنا .

(2) Le biseau de la dernière lettre (*alif ?*) est divisé par deux coches, et il semble affecter la forme trilobée, courante dans les inscriptions kairouanaises du XIe siècle.

Cette forme se retrouve dans les plâtres de Sedrâta, près d'Ouargla, dont les rapports avec les bois coptes ne sont pas niables.

Il ne semble pas que l'on doive chercher une inscription dans la bande supérieure de notre ornement. J'y verrais plutôt un motif géométrique à répétition, sorte de grecque, dont les éléments végétaux remplissent les intervalles en haut, dont des carrés ponctués marquent le rythme, à sa base, et qui, vers son extrémité, s'orne d'un cercle défoncé. Les carrés ponctués se rencontrent à Sedrâta comme à la mosquée d'Ibn Touloûn.

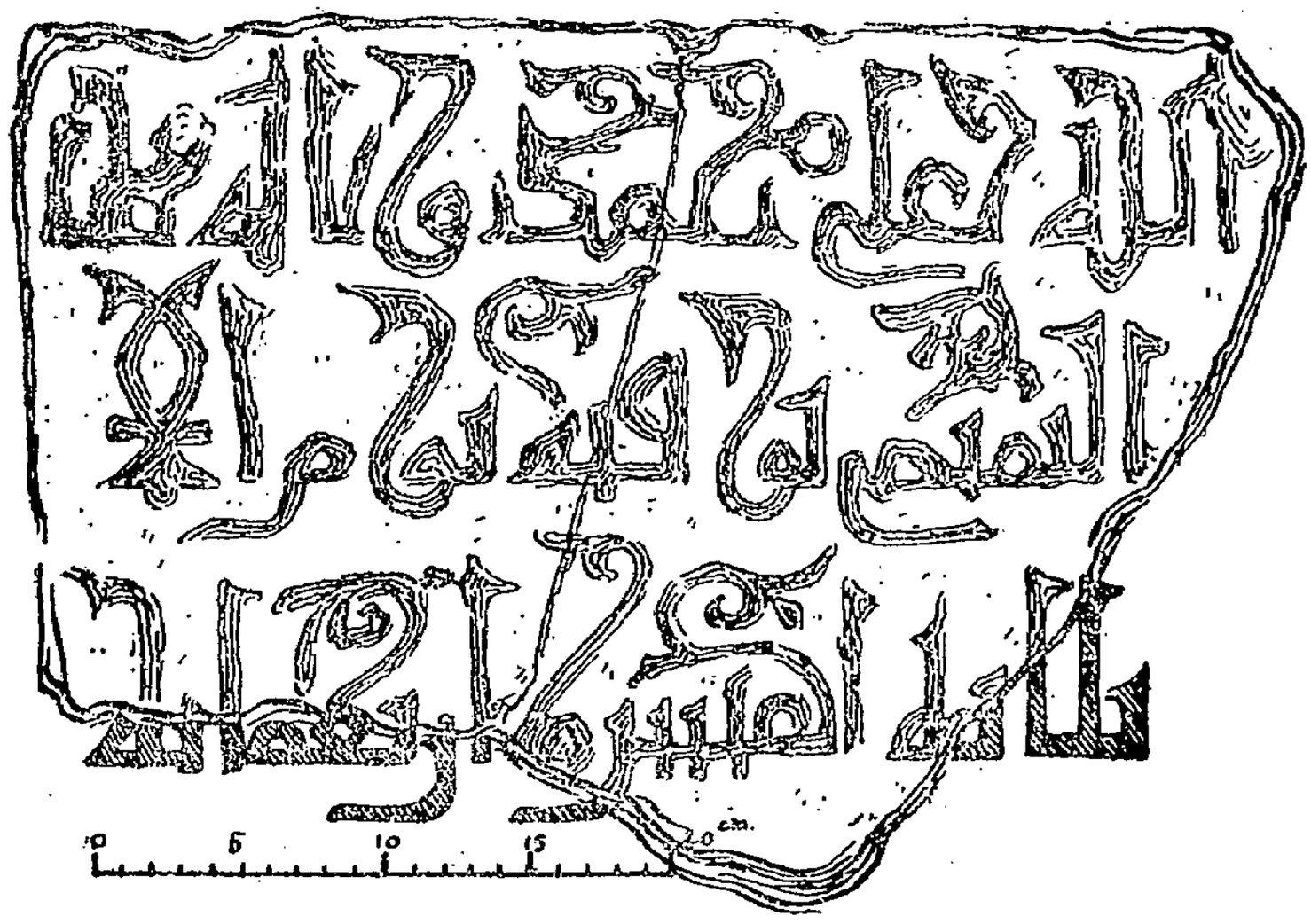

Fig. 4

Sans préjuger des conclusions auxquelles nous amèneront les trouvailles futures, on voit que ce petit fragment, d'un style assez déconcertant, évoque plutôt le souvenir de l'art égyptien du IXe siècle ou de l'art de Sedrâta du Xe.

Le troisième fragment provenant d'Achîr (fig. 4) est d'un style mieux connu. C'est une dalle de grès dont la

moitié environ a disparu (1). Le morceau que nous possédons mesure 3oo mm. sur 445 mm. ; il porte trois lignes d'une épitaphe gravée en coufique. Nous la lisons :

[بسم الله الرحمٰن الرحيم صلى ا] لله على محمّد واله (؟)

[هذا قبر.....] التميمي توفي يوم الا

[..... من شهر..... سنة ثلاث]ة اعشروا [ربع مائه

1re l. (Au nom d'Allah, le Clément le Miséricordieux. Que le salut) d'Allah soit sur Mahomet et sa famille...

2e l. (Ceci est le tombeau de.....) Et-Tamîmî, mort le jour de

3e l. (..... du mois..... de l'année) 413 (1022 AD).

J'en donne une reproduction en indiquant les restitutions qui semblent s'imposer. Le nom du jour, commençant par un alif, peut être lu احـــد ou اثنيـن , اربعـاء . Je crois qu'on peut être sûr de la lecture ثلاثـة عشـــر . L'alif qui précède le mot عشـــر est évidemment une faute du graveur. Les hampes des lettres longues permettent de lire le nombre des centaines. Un motif végétal remplit l'intervalle entre les deux alifs.

Ces motifs végétaux jouent un rôle important dans l'inscription. Des tiges souples portent des palmes à trois lobes, comme dans notre fragment de marbre, mais leur tournure est assez différente. Quant au style des lettres, il présente les plus grandes analogies avec celui des inscriptions zîrîtes du xie siècle (2). Il est visible que le graveur a eu sous les yeux de bons modèles, mais que sa maladresse et la médiocrité de la matière l'ont desservi.

Aucun doute n'existe donc en ce qui concerne cette ins-

---

(1) Elle a été donnée au Musée de Mustapha par le Colonel Laquière.

(2) Comparez notamment avec l'alphabet du bandeau de la maqçoûra de Kairouan (milieu du XIe siècle) publié par S. Flury, *Islamische Schriftbänder*, Paris, Geuthner, 1920, pl. XV.

cription d'Achîr. Vraisemblablement antérieure aux stèles hammâdites connues jusqu'à ce jour, mais postérieure de cinq années à la réunion de la ville au domaine des Beni Hammâd, elle atteste la liaison d'Achîr avec les centres çanhâjiens de la Berbérie orientale et plus probablement avec Kairouan, puissant foyer de civilisation. Au reste, à défaut des données historiques et du style des lettres, le nom même du défunt préciserait dans une certaine mesure les rapports qui unissaient la petite citadelle des Zîrîdes à leur capitale officielle d'Ifriqya. Il est remarquable que la première épitaphe trouvée dans cette

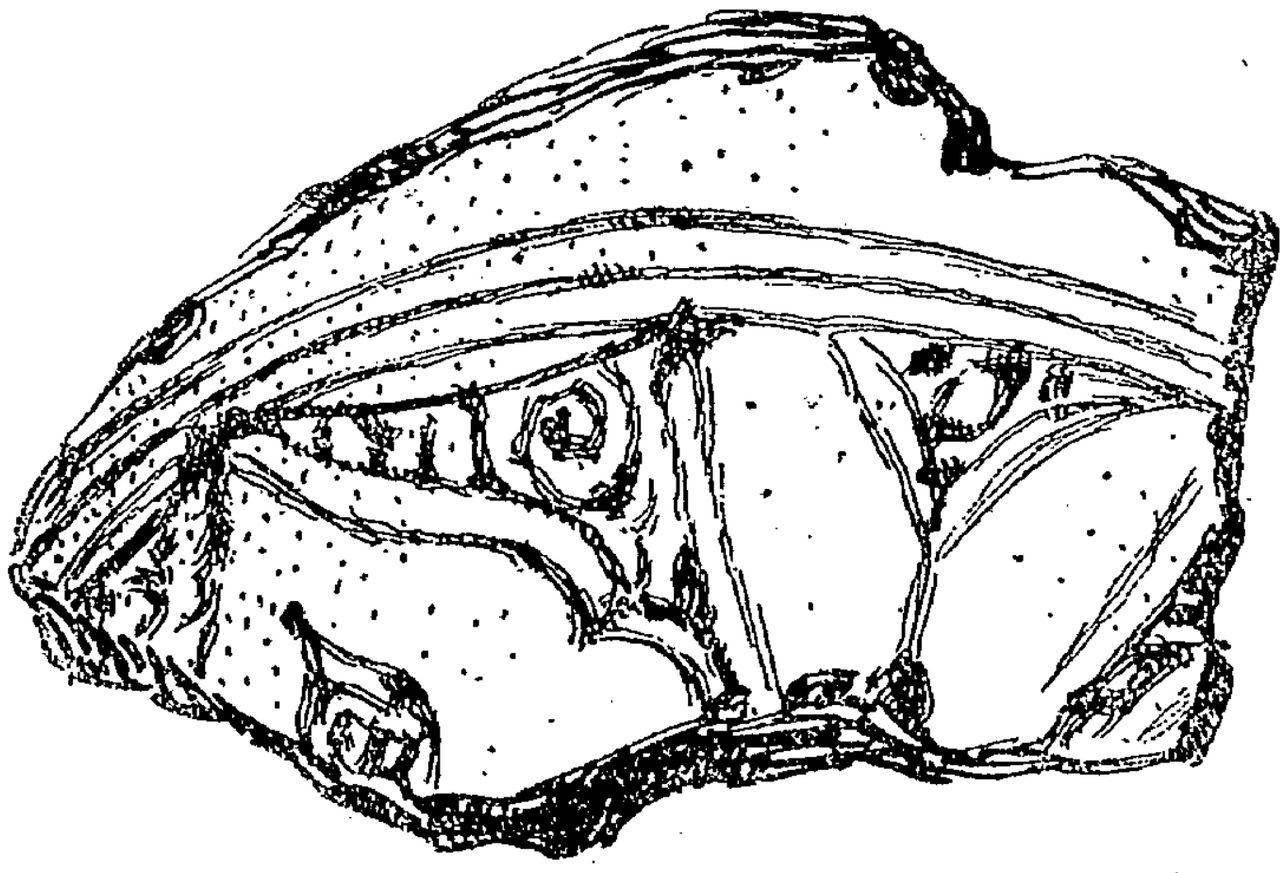

Fig. 5

ville berbère soit celle d'un Arabe issu de la tribu des Benî Tamîm, qui devait donner à Kairouan un de ses écrivains les plus érudits.

A la même influence orientale se rattache le seul tesson de faïence provenant d'Achîr, dont on puisse reconstituer le décor (fig. 5). Il porte, sur émail blanc, un fleuron peint

(1) Cf. Abou'l-'Arab et-Tamimî, *Classes de savants d'Ifriqiya*, éd. et tr. Ben Cheneb. Alger, 1920. Sur la famille de l'auteur, voir l'introduction. — Rappelons que les Aghlabides aussi étaient de la tribu des Benî Tamîm.

au manganèse. Ce fleuron lobé figure au répertoire des motifs de la céramique hammâdite (1).

Ces indications méritent évidemment d'être complétées. Il reste à établir une chronologie relative, que nous ne faisons qu'entrevoir, entre l'art représenté par notre morceau de marbre et l'art qu'atteste l'épitaphe de 1022. Il reste à classer le premier de ces fragments et le chapiteau de la mosquée, premières œuvres de ce genre que nous ait livrées la Berbérie.

Ces problèmes archéologiques sont-ils insolubles ? Le passé de la vieille Achîr de Zîrî et du pays çanhâjien dont elle fut le centre nous restera-t-il toujours inconnu ? J'espère que non.

Georges Marçais.

Août 1921.

Depuis que cet article est écrit, je suis retourné à Achîr ; j'ai pu y entreprendre quelques sondages avec l'aide de M. Paris, administrateur. Je ne crois pas devoir modifier le texte qui précède. J'y ajouterai seulement : 1° que Bēnia contient, outre les deux points d'eau indiqués par le Capitaine Rodet, deux ou trois sources, qui coulaient encore après un été particulièrement sec ; 2° que la tradition encore vivante semble confirmer mon hypothèse quant à la chronologie de Yachîr et Benia : on raconte dans le pays que la première fut abandonnée par les habitants qui vinrent occuper la seconde ; 3° que les édifices à fouiller apparaissent comme très étendus, surtout au-dessus de la mosquée ; enfin 4° que le sol est jonché de fragments céramiques que j'espère étudier par la suite, et dont la plupart se rattachent d'une manière frappante à la poterie et à la faïence hammâdites.

---

(1) Cf. nos *Poteries et faïences de la Qal'a des Benî Hammâa*, pl. XVI, nos 2 et 7.